

L'IMAGE DE L'ITALIE DE LA RENAISSANCE DANS
L'ESSAI SUR LES MŒURS. UN PORTRAIT PROBLÉMATIQUE

Gianni Iotti

Université de Pise

Dans un texte de 1772 qui a été repris en partie dans l'article « Philosophie » des *Questions sur l'Encyclopédie*, Voltaire brosse ce portrait de l'Italie pendant la Renaissance et à l'époque qui la suit immédiatement :

Les bénéfiques, institués pour nourrir les pauvres, se vendaient publiquement pour nourrir le luxe ; et les bénéficiers employaient le stylet et la cantarella contre les bénéficiers qui leur dérobaient leurs gitons et leurs phrynés. Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les sacrilèges de certains moines. Cependant Galilée, le restaurateur de la raison, démontrait tranquillement le mouvement de la terre et des autres planètes dans leurs orbites elliptiques, autour du soleil immobile dans sa place au centre du monde et tournant sur lui-même¹.

Chez Voltaire l'opposition entre la *philosophie*, au sens de l'exercice rationnel de la pensée, et tout ce que la nature humaine peut déchaîner contre elle, notamment sous la forme de superstition religieuse et de violence, constitue une donnée omniprésente dans l'histoire universelle. Cependant il me semble que cette opposition – disons, hâtivement, entre raison et irrationnel – trouve dans le contexte historique de la Renaissance italienne une réalisation tout à fait emblématique – et problématique. On sait que pour Voltaire le « siècle de Léon X » compte parmi les grands moments de l'avancée de la civilisation occidentale². « Il attribue à la Renaissance », écrit Eugène Bouvy, « le mérite de tous les progrès réalisés dans les temps modernes. L'Italie est vraiment pour lui, pour la France, pour l'Europe et pour le monde civilisé, une patrie intellectuelle, “parce que les Italiens, en particulier les Florentins, ont initié les autres nations à toute espèce d'art et de science” »³. Par

¹ Voltaire, *Discours de Maître Belleguier, ancien avocat*, OCV, t. 75A (2009), p. 32.

² « Les beaux-arts y avaient déjà repris une vie nouvelle ; les Italiens les honorèrent du nom de vertu, comme les premiers Grecs les avaient caractérisés du nom de sagesse. Tout tendait à la perfection » (*Le Siècle de Louis XIV*, chap. 1, OH, p. 616).

³ E. Bouvy, *Voltaire et l'Italie* (1898), Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 289. La lettre citée s'adresse, en italien, à Monsignor Cerati et elle est datée du 20 août 1745 (D3199).

ailleurs, chez Voltaire, la célébration de la Renaissance est pourvue d'une fonction stratégique : il s'agit d'exalter cette époque, en ce qu'elle a d'éclairé, en tant que repoussoir du morne Moyen Âge (avec ses donations de Constantin, de Pépin, de Charlemagne, ses superstitions, son pouvoir temporel des papes, sa ruine de la liberté romaine)⁴. N'empêche que ce sommet de la civilisation européenne a eu lieu dans un contexte de divisions politiques, de corruption morale, de déchaînement de la violence, de puérités de la science (comme l'astrologie judiciaire, le néo-platonisme, le mysticisme). À cet égard, les distances que Voltaire prend vis-à-vis de Pic de La Mirandole sont exemplaires. Pic a été un philosophe poursuivi par l'Église à cause de ses idées, tout comme Galilée le sera ; cependant son œuvre révèle l'influence de l'hermétisme néo-platonicien et fait place à une tradition, celle de la Cabbale, que Voltaire ne saurait que rejeter. Même si son image de la Renaissance témoigne d'une vision historique tout à fait personnelle, elle reste marquée par une série d'éléments canoniques : « L'empoisonnement, l'assassinat, joints à la superstition, caractérisaient alors les peuples de l'Italie », lit-on par exemple au chapitre 105 de l'*Essai sur les mœurs*, consacré à l'Italie de la seconde moitié du xv^e siècle. La description se poursuit par cette énumération hétéroclite : « De l'esprit, de la superstition, de l'athéisme, des mascarades, des vers, des trahisons, des dévotions, des poisons, des assassinats, quelques grands hommes, un nombre infini de scélérats habiles, et cependant malheureux : voilà ce que fut l'Italie »⁵. Et au chapitre 111, où il est question d'Alexandre VI, du duc de Valentinois et de la campagne d'Italie de Louis XII, on trouve l'affirmation suivante : « Il n'y eut ni violence, ni artifice, ni grandeur de courage, ni scélérateuse, que César Borgia ne mît en usage. [...] Un pape, et son bâtard qu'on avait vu archevêque, souillaient l'Italie de tous les crimes ; un roi de France qu'on a nommé père du peuple, les secondait ; et les nations hébétées demeuraient dans le silence »⁶. C'est sur la base de ces lieux communs historiographiques que Voltaire établit le parallèle entre la Grèce classique et l'Italie du xvi^e siècle : « Rien ne rappelle davantage l'idée de l'ancienne Grèce : car si les arts fleurirent en Grèce au milieu des guerres étrangères et civiles, ils eurent en Italie le même sort ; et presque tout y fut porté à sa perfection tandis que les armées de Charles Quint saccagèrent Rome, que Barberousse ravagea les côtes, et que les dissensions des princes et des républiques troublèrent l'intérieur du pays »⁷.

Faut-il rappeler d'autre part que, au niveau politique, la corruption et le déchaînement de la violence furent effectivement accrus par l'irruption des puissances étrangères dans la péninsule ? Bien sûr, les Français et les Espagnols

⁴ Voir E. Bouvy, *Voltaire et l'Italie*, op. cit., p. 290.

⁵ *Essai sur les mœurs*, chap. 105, éd. R. Pomeau, Paris, Garnier Frères, 1963, 2 vol., t. II, p. 69.

⁶ *Ibid.*, t. II, p. 96.

⁷ *Ibid.*, chap. 121, t. II, p. 168.

avaient déjà été en Italie avant la Renaissance, et les guerres internes n'avaient pas été absentes ; cependant, vers la fin du xv^e siècle, la situation évolue, les différents États italiens s'allient les uns contre les autres en fonction d'alliances étrangères variées, en multipliant les occasions de tension et de trahison. Et cela aboutira à l'épisode traumatisant du « *sacco di Roma* » (1527), qui eut des conséquences morales profondes, et pas seulement politiques, ainsi qu'à l'humiliation du couronnement, à Bologne en 1530, de l'empereur Charles Quint en tant que « roi d'Italie »⁸. En se référant à de tels événements, Voltaire met en avant les *contradictions* qui définissent la Renaissance italienne. Certes, il ramène cet état des choses à la constatation banale que, dans l'histoire des civilisations, même les moments les plus splendides pour les arts et les sciences ont toujours dû compter avec la turpitude des hommes. Au chapitre 82 de l'*Essai*, où il est question d'une première Renaissance italienne (ou des débuts de la Renaissance tout court) des xiii^e et xiv^e siècles, il observe :

Il peut paraître étonnant que tant de grands génies se soient élevés dans l'Italie, sans protection comme sans modèle, au milieu des dissensions et des guerres ; mais Lucrèce, chez les Romains, avait fait son beau *Poème de la nature*, Virgile ses *Bucoliques*, Cicéron ses livres de philosophie dans les horreurs des guerres civiles⁹.

Cependant cela ne laisse pas de poser un problème d'ordre plus général qui tient à la question de la définition de la nature humaine et au perfectionnement historique de la raison. On dirait même que, aux yeux de Voltaire, la Renaissance italienne – pour des raisons qui sont, certes, contingentes – finit par constituer, avec son mélange d'horreurs et de beautés, une sorte de paradigme des contradictions de la nature humaine¹⁰. Et cela d'autant plus que pour lui – comme pour un Gibbon – cette période n'est pas perçue en tant qu'époque autonome, mais plutôt en tant qu'étape d'une marche universelle de l'esprit à laquelle les Italiens ont donné, à un certain moment, une contribution fondamentale¹¹.

8 Voir A. Tenenti, *La Formazione del mondo moderno XIV-XVII secolo*, Bologna, Il Mulino, 1980, p. 192.

9 *Essai sur les mœurs*, chap. 82, éd. cit., t. I, p. 766-767.

10 Ce paradigme, d'ailleurs, peut encore être évoqué par les historiens. Jean Delumeau écrit : « En dépit de ses trop évidentes faiblesses l'Italie demeure, entre les xv^e et xix^e siècles, l'aimant qui attire l'élite européenne, de Fouquet à David, de Philibert de l'Orme à Soufflot, d'Arcadelt à Mozart. Faible, voire inexistante sur le plan politique, elle garde tout au long de ces trois cent cinquante ans son prestige culturel et sa souveraineté artistique. Au moment où Bonaparte l'envahit et pille ses musées elle reste en Occident la principale source de beauté. C'est là une constante, une structure de son histoire – et de la nôtre – au cours de la période de notre étude » (*L'Italie de la Renaissance à la fin du xviii^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1991, p. 11).

11 Voir Humphrey C. Butters, « La storiografia sullo stato rinascimentale », dans *Il Rinascimento italiano e l'Europa*. 1. *Storia e storiografia*, Vicenza, Fondazione Cassamarca – Angelo Colla Editore, 2005, p. 121-150 (ici p. 125-126).

Contribution fondamentale mais déroutante. Si l'on passe de l'œuvre historique à celle de fiction, on retrouve la même image ambiguë de la nation italienne à l'aube de l'ère moderne : un mélange de civilisation et de barbarie, de raison et de religion, de progrès et de régression. Dans *Les Lettres d'Amabed* (1769), conte épistolaire qui est supposé se dérouler en 1512-1513, le jeune protagoniste indien, en train de se rendre dans la Rome de Léon X, se trouve d'abord confronté à une réalité fort éloignée des splendeurs rêvées, une réalité qu'il décrit en ayant recours au procédé *dépaysant*, si fréquent dans la littérature des Lumières, dont Montesquieu avait fourni le grand modèle avec les *Lettres persanes* :

80

On nous a donné, pour nous conduire, des charrettes attelées par des bœufs. Il faut que ces bœufs viennent de loin, car la terre à droite et à gauche n'est point cultivée ; ce ne sont que des marais infects, des bruyères, des landes stériles. Nous n'avons vu dans le chemin que des gens couverts de la moitié d'un manteau, sans chemise, qui nous demandaient l'aumône fièrement. Ils ne se nourrissent, nous a-t-on dit, que de petits pains très plats qu'on leur donne gratis le matin et ne s'abreuvent que d'eau bénite. [...]

J'apprends que cette contrée a été autrefois très belle et très fertile, et qu'elle n'est devenue si misérable que depuis le temps où ces vicaires [de Dieu] s'en sont mis en possession¹².

Cependant, dès qu'il arrive dans la capitale, Amabed ne peut s'empêcher d'admirer « de beaux édifices, des statues, des peintures », aussi bien que d'autres productions du génie italien. Quelques lignes plus bas, on retrouve cette dissemblance d'aspects, qui reflète celle de l'Italie de la Renaissance tout entière, dans une métaphore d'une efficacité quelque peu inquiétante. La cour romaine, observe le personnage, est comme le palais où il a été invité à dîner :

La salle était propre, commode et parée ; l'or et l'argent brillaient sur les buffets ; la gaieté, l'esprit et les grâces animaient les convives ; mais, dans les cuisines, le sang et la graisse coulaient ; les peaux des quadrupèdes, les plumes des oiseaux et leurs entrailles, pêle-mêle amoncelées, soulevaient le cœur et répandaient l'infection¹³.

Et dans un autre voyage fantastique à travers l'Italie du XVIII^e siècle, celui de *La Princesse de Babylone* (1768), l'indigence des campagnes romaines devient l'emblème d'une nation déchue. Voici ce qui se présente aux yeux d'Amazan aux portes de la ville éternelle :

¹² Voltaire, *Romans et contes*, éd. F. Deloffre et J. Van Den Heuvel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 510.

¹³ *Ibid.*, p. 514.

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empestés, des habitants hâves, décharnés et rares, couverts de vieux manteaux troués, qui laissaient voir leur peau sèche et tannée, se présentèrent à ses yeux et lui annoncèrent qu'il était à la porte de la ville aux sept montagnes, de cette ville de héros et de législateurs qui avaient conquis et policé une grande partie du globe¹⁴.

Les Italiens ont laissé derrière eux la gloire de la Renaissance ; ils sont devenus, comme le dit un autre personnage du même conte, « des espèces de fripiers qui [tirent leur gloire] des vieux habits qui restent dans [...] [les] magasins »¹⁵.

Par-delà les problèmes spécifiques qu'il pose, ce caractère discordant de la nation italienne à l'aube de la modernité devient l'objet d'une réflexion plus ou moins implicite sur la notion même des progrès possibles de l'humanité. Voltaire y voit un exemple remarquable de la manière dont, après avoir atteint son zénith, une civilisation peut retomber dans les ténèbres. La Renaissance italienne est perçue sous le signe d'une double contradiction synchronique et diachronique : elle est contradictoire par sa propre réalité et elle l'est si on la projette sur l'axe de la « longue durée ». Elle montre comment l'esprit humain, après avoir atteint son sommet, se précipite à nouveau dans la barbarie et dans l'ignorance. Plus que toute autre, peut-être, cette époque complexe et ambiguë met en évidence le lien entre les aspects raisonnables et les aspects déraisonnables de l'homme. En fait, trop souvent l'avènement historique du bon sens et du bon goût n'est que le prélude de leur obnubilation nécessaire¹⁶. On remarquera par ailleurs qu'en Italie, à la différence de ce qui s'est passé dans d'autres nations, la Renaissance n'a pas coïncidé avec une réforme religieuse. Dans les pays de l'Europe du Nord, beaucoup d'humanistes (Érasme, Rabelais, Ramus) se sont ligüés contre l'Église catholique, alors qu'à aucun moment, en Italie, la Renaissance ne s'est accompagnée d'un tel phénomène. Vers la fin du XIX^e siècle, Émile Gebhart soulignait cette superposition entre pensée et sentiment religieux qui est distinctive de l'Italie : « S'il n'y eut point, du XIII^e siècle au concile de Trente, de conflit sérieux entre l'Église et la civilisation – sauf sous le pontificat de Paul II (1464-1471) –, c'est qu'il y avait eu, dès l'origine, un accord entre la foi et la pensée italienne. [...] L'Église a sincèrement aidé à la Renaissance. Elle y a même présidé à certains moments, par exemple sous Nicolas V et Pie II, puis sous

¹⁴ *Ibid.*, p. 395.

¹⁵ *Ibid.*, p. 396.

¹⁶ Pour ce qui est du cas en question, à la période de splendeur fera suite la réaction de la réforme catholique, l'index des livres défendus (1559), le « fatras » baroque, la décadence et l'appauvrissement du pays au cours du XVII^e siècle. Rappelons également la cléricatisation des *studia humanitatis* qui intéresse l'Italie du XVII^e siècle (la grande majorité des enseignants sont des jésuites ou, de toute manière, des religieux). Voir John Monfasani, « Umanesimo italiano e cultura europea », dans *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, *op. cit.*, p. 49-70 (ici p. 53-54).

Jules II et Léon X »¹⁷. On peut, bien sûr, trouver un tel jugement très discutable. Il n'en reste pas moins que cet élément, bien que nuancé, ajoute une tesselle importante à la mosaïque bigarrée de l'époque : une floraison exceptionnelle de la beauté et de la pensée a pu se produire non pas contre, mais aussi grâce – ou, du moins, parallèlement – à l'exercice de la puissance de l'Église catholique.

82 Voltaire ne saurait souscrire à une telle vérité (même si, évidemment, il ne nie pas le mécénat de plusieurs papes) et il se complaît plutôt dans le portrait charge d'une Église corrompue et fanatique qui réprime férocement la pensée et les formes de l'expression artistique. Il faudra, de toute évidence, situer une telle position par rapport aux réserves importantes que, en général, les historiens français des Lumières n'ont pas manqué d'exprimer vis-à-vis de la Renaissance italienne. Alors qu'il serait très hasardeux d'établir une fracture nette entre le premier humanisme (Dante, Pétrarque, Boccace) et ce qui arrive aux siècles suivants¹⁸, on sait que, surtout après le grand livre de Jacob Burckhardt sur la civilisation de la Renaissance en Italie (1860), il est presque devenu un lieu commun de considérer la Renaissance en tant que début du monde moderne et époque de rupture par rapport à l'univers du Moyen Âge. Or – avec un renversement relatif de perspective qui n'est pas sans fondement –, l'historiographie française du XVIII^e siècle a eu plutôt tendance à voir dans la Renaissance le dernier épisode du Moyen Âge, et à interpréter ses excès, sa faiblesse politique, sa superposition entre sphère laïque et sphère religieuse, entre science et mysticisme, comme des témoignages de l'inertie de l'irrationnel, comme des vestiges d'une époque révolue que la raison se devait de balayer. D'une part, Voltaire ne fait que reproduire, tout en l'intensifiant, cette attitude ; d'autre part, il ne peut éviter de manifester un enthousiasme tout à fait particulier envers l'épanouissement de la pensée et des arts, le raffinement de la vie sociale et matérielle que la Renaissance comporte. Il faudra donc ramener l'interprétation voltairienne de l'Italie de ces siècles à la tension entre une grande admiration et une grande réserve. Mais – comme je le disais plus haut – cette tension est susceptible d'une généralisation : si l'esprit humain peut trouver son couronnement au milieu des pires débordements, du chaos politique et de la superstition, dans quels termes devra-t-on envisager l'effort historique de

17 E. Gebhart, *Les Origines de la Renaissance en Italie*, Paris, Hachette, 1897, p. 419-421.

18 « Cependant, il n'y eut point de contradiction entre la renaissance primitive, celle du XIV^e siècle, et la Renaissance du XVI^e. La civilisation italienne n'a porté, à l'époque de Laurent le Magnifique et de Léon X, aucun fruit dont la fleur n'ait été épanouie dès l'âge de Dante, de Giotto, de Nicolas de Pise et de Pétrarque. Les mêmes raisons morales et sociales, la même éducation, les mêmes exemples, les mêmes aptitudes originales ont produit et soutenu cette civilisation de sa naissance à sa dernière heure » (*ibid.*, p. 280-281). Voir, dans ce même sens, J. Monfasani, « Umanesimo italiano e cultura europea », art. cit., p. 53-54.

l'homme pour s'élever à la hauteur de sa propre raison ? Pourra-t-on concevoir une espèce de progrès qui s'étendrait à tous les aspects de l'esprit et à tous les niveaux de la société, ou bien s'agira-t-il toujours d'un processus contradictoire et fragmentaire ? Ce sont là, on le voit bien, des questions très générales auxquelles Voltaire n'a pas donné de réponse univoque et qu'on ne saurait envisager que par rapport à l'ensemble de son œuvre. Notre but, ici, se bornera à essayer de mettre en lumière le lien sous-jacent entre ces implications et quelques aspects marquants, parmi les plus négatifs, de l'image de la Renaissance italienne qu'on retrouve dans l'*Essai sur les mœurs*.

Considérons le déferlement de la violence. Pour ce qui est de cet élément – qu'un Burkhardt, développant Machiavel à sa manière, tiendra pour le fruit aussi pervers que parfumé de l'avènement de l'individu arbitre de son destin, et artisan de ce « produit » (*Kunstwerk*) de la volonté personnelle qu'est l'État moderne –, l'explication de Voltaire consiste à ramener la violence à la sauvagerie des hommes et, de préférence, au rôle honteux joué par l'institution religieuse dans les affaires politiques. En ce sens sa reconstruction tendancieuse de l'épisode sanglant de la *Congiura dei Pazzi*, qui eut lieu dans la cathédrale de Florence le 26 avril 1478, est exemplaire. Comme le dit Voltaire lui-même : « On peut, par cet événement, se former une idée très juste de l'esprit et de mœurs de ce temps-là »¹⁹. Il insiste sur la responsabilité que le pape Sixte IV aurait eue dans l'attentat et, plus généralement, sur la couverture que la religion a pu fournir à un tel forfait : « Le moment de l'élévation de l'hostie fut celui qu'on prit pour le meurtre, afin que le peuple, attentif et prosterné, ne pût en empêcher l'exécution »²⁰. Nul doute que ce récit, tout puisé aux sources qu'il soit, acquière chez Voltaire une épaisseur monitoire qui se veut d'actualité : c'est à l'abri de la religion que les pires atrocités sont perpétrées ! Et le sentiment religieux n'est toujours que l'alibi des alibis de la violence, auquel ont recours tant ceux qui la pratiquent que ceux qui la subissent. Voltaire remarque que les conjurés de Florence se sont conduits comme les assassins de Galéas Sforze, duc de Milan, l'avaient fait deux ans auparavant en choisissant « la cathédrale de Milan, et le jour de Saint-Étienne, pour massacrer ce prince au pied de l'autel »²¹. Le sang répandu à l'église, pendant la messe, n'est que l'épitomé des crimes innombrables auxquels la religion et les religieux ont été mêlés pendant la Renaissance, et cela autorise Voltaire à arracher son masque hypocrite à l'athéisme dominant de l'époque :

¹⁹ *Essai sur les mœurs*, chap. 105, éd. cit., t. II, p. 70.

²⁰ *Ibid.*, p. 71.

²¹ *Ibid.*

Quand on voit un pape, un archevêque, un prêtre, méditer un tel crime, et choisir pour l'exécution le moment où leur Dieu se montre dans le temple, on ne peut douter de l'athéisme qui régnait alors. [...] Ainsi la religion naturelle fut éteinte dans presque tous ceux qui gouvernaient alors ; et jamais siècle ne fut plus fécond en assassinats, en empoisonnements, en trahisons, en débauches monstrueuses. [...] Vous voyez à quoi l'on employait la religion et les anathèmes. Je défie l'imagination la plus atroce de rien inventer qui approche de ces détestables horreurs²².

84

Il est significatif que, après cette invective hyperbolique dirigée contre les coutumes de la Renaissance, le chapitre se termine par l'apologie de l'un de ses représentants les plus typiques, ce Laurent de Médicis qui, rescapé de l'attentat, saura se faire aimer par le peuple : « On le surnomma le *Père des muses*, titre qui ne vaut pas celui de *Père de la patrie*, mais qui annonce qu'il l'était en effet »²³. Une fois de plus apparaît de façon évidente comment la narration de Voltaire s'organise selon des articulations symboliques : l'éloge de Laurent, l'homme moderne par excellence qui s'adonne au commerce, reçoit les ambassadeurs, résiste au pape, cultive les lettres, fait pendant au blâme des hommes d'Église, fourbes et ambitieux, qui entretiennent les préjugés, qui ont recours à l'assassinat et à la trahison. C'est le triomphe du citoyen paisible sur le prêtre cruel. La violence est rejetée du côté du passé, la raison projetée vers l'avenir. La construction d'un tel diagramme mythologique exige la décomposition « artificielle » de cette mixité de la Renaissance sur laquelle, d'ailleurs, l'auteur de l'*Essai* insiste si volontiers : il s'agit là moins d'une description historique que d'une glose philosophique des événements racontés.

Un autre aspect problématique que Voltaire ne manque pas de privilégier dans sa représentation de la Renaissance italienne est celui du fanatisme et de la superstition. Nous le retrouvons par exemple, basculant entre les registres stylistiques du sérieux et du comique, au chapitre 108 consacré au moine Savonarole, protagoniste à Florence des événements qui précéderent l'entrée de Charles VIII dans cette ville. Après avoir évoqué de façon caricaturale la compétition entre dominicains et franciscains basée sur l'épreuve du feu, qu'il tient notamment de Guichardin, Voltaire s'exclame : « Si nous lisions ces religieuses horreurs dans l'histoire des Iroquois, nous ne les croirions pas. Cependant cette scène se jouait chez le peuple le plus ingénieux de la terre, dans la patrie du Dante, de l'Arioste, de Pétrarque et de Machiavel. Parmi les chrétiens, plus un peuple est spirituel, plus il tourne son esprit à soutenir

²² *Ibid.*, p. 71-72.

²³ *Ibid.*, p. 72.

la superstition, et à colorer son absurdité »²⁴. Voilà qu'on retrouve la thèse habituelle de la fonction absolument catastrophique du christianisme qui est chargée, ici, d'expliquer l'extrême barbarie d'une époque si civilisée à d'autres égards : « Vous regardez en pitié toutes ces scènes d'absurdité et d'horreur », lit-on à la fin du chapitre, « vous ne trouvez rien de pareil ni chez les Romains et les Grecs, ni chez les barbares. C'est le fruit de la plus infâme superstition qui ait jamais abruti les hommes, et du plus mauvais des gouvernements. Mais vous savez qu'il n'y a pas longtemps que nous sommes sortis de ces ténèbres, et que tout n'est pas encore éclairé »²⁵. Le caractère exceptionnel de la Renaissance italienne tiendrait donc essentiellement à l'emprise de la religion chrétienne et au pouvoir temporel de l'Église. Par ailleurs, si elle s'attarde dans la violence et la superstition, cette époque se conclut dans la farce. C'est-à-dire par le concile de Trente dont l'évocation, qui occupe le chapitre 172 et se poursuit au chapitre 183, a pu être définie comme « une sorte de récit anecdotique et humoristique »²⁶. Après avoir retracé de façon bouffonne et méprisante le sermon d'ouverture tenu par l'évêque de Bitonto, Voltaire observe :

Un tel discours semble réfuter ce que nous avons dit de la renaissance des lettres en Italie ; mais cet évêque de Bitonto était un moine du Milanais. Un Florentin, un Romain, un élève des Bembo et des Casa, n'eût point parlé ainsi. Il faut songer que le bon goût établi dans plusieurs villes ne s'est jamais étendu dans toutes les provinces²⁷.

Ce qui est, après l'insistance sur les absurdités qui lestent l'essor de la raison pendant la Renaissance, une autre manière de dénoncer l'insuffisance de l'esprit humain en général, dont l'avancement s'accomplit toujours avec lenteur et très imparfaitement, en Italie comme ailleurs. Et cela d'après une conception foncièrement pessimiste de l'histoire et de la dégradation croissante des époques qui sape la confiance pleine de Voltaire dans le progrès. Cette conception, dans l'*Essai*, est souvent mise en valeur par la technique de la superposition systématique entre le tragique et le burlesque dont nous avons déjà touché mot. Voici un exemple, toujours tiré du récit du concile de Trente :

Au milieu de ces divertissements [danse des cardinaux] [...] Ferdinand I^{er}, roi de Hongrie, frère de Charles Quint, fait assassiner le cardinal Martinusius en Hongrie. Le concile, à cette nouvelle, est plein d'indignation et de trouble. Les

²⁴ *Ibid.*, p. 85.

²⁵ *Ibid.*, p. 86.

²⁶ E. Bouvy, *Voltaire et l'Italie*, op. cit., p. 293.

²⁷ *Essai sur les mœurs*, éd. cit., t. II, p. 501.

pères remettent la connaissance de cet attentat au pape, qui n'en peut connaître : ce n'est plus le temps des Thomas Becket et des Henri II d'Angleterre²⁸.

Cependant, si les hommes d'Église ont contribué de façon décisive à entraver la marche de l'esprit humain pendant une époque si magnifique, ils ont partagé cette responsabilité avec les gouvernants italiens qui n'ont pas compris la nécessité de l'unité politique du pays, et qui n'ont pas su s'élever au-dessus de leurs intérêts particuliers. C'est là un autre facteur, peut-être le plus important, du caractère contradictoire de la Renaissance d'après Voltaire. L'Italie a souffert des conséquences de sa division politique, et de son déficit endémique d'ordre civil, tout comme la Grèce ancienne l'avait déjà fait :

86

Il manqua à l'Italie la police générale : ce fut là son véritable fléau. Elle fut infestée longtemps de brigands au milieu des arts et dans le sein de la paix, comme la Grèce l'avait été dans des temps sauvages. [...] l'usage du stilet n'était que trop commun dans les villes, tandis que les bandits couraient les campagnes ; les écoliers de Padoue s'étaient accoutumés à assommer les passants sous les arcades qui bordent les rues²⁹.

Cette dernière image, obtenue par le procédé coutumier d'homogénéisation induite de l'exceptionnel et du banal, est on ne peut plus suggestive : quelle société atroce que celle où même les jeunes d'une ville très cultivée, censés se former l'esprit parmi les monuments de la beauté (« les arcades qui bordent les rues »), se livrent au meurtre ! Mais voilà que cet univers sombre et brutal se change encore une fois, sans solution de continuité, en règne du savoir et de l'élégance. Le passage se poursuit ainsi :

Malgré ces désordres trop communs, l'Italie était le pays le plus florissant de l'Europe, s'il n'était pas le plus puissant. [...] Naples, Venise, Rome, Florence, attiraient les étrangers par leur magnificence et par la culture de tous les arts. Les plaisirs de l'esprit n'étaient encore bien connus que dans ce climat. La religion s'y montrait aux peuples sous un appareil imposant, nécessaire aux imaginations sensibles. Ce n'était qu'en Italie qu'on avait élevé des temples dignes de l'antiquité ; et Saint-Pierre de Rome les surpassait tous. Si les pratiques superstitieuses, de fausses traditions, des miracles supposés, subsistaient encore, les sages les méprisaient, et savaient que les abus ont été de tous les temps l'amusement de la populace³⁰.

²⁸ *Ibid.*, p. 507.

²⁹ *Ibid.*, p. 700-701.

³⁰ *Ibid.*, p. 701.

Pour expliquer l'alliage omniprésent de la barbarie et de la civilisation, Voltaire se cantonne dans l'opposition conventionnelle entre « sages » et « populace », et il paraît ramener les défauts du progrès qu'il remarque dans la Renaissance italienne au clivage social inévitable qui séparera toujours les gens cultivés de la plupart des hommes. Toutefois, la suite du passage réserve quelque surprise, et laisse entrevoir une conception des croyances superstitieuses moins schématique qui rejoint, à quelques égards, celle de l'auteur de *l'Esprit des lois* :

Tous ces auteurs [ultramontains, qui ont tant déclamé contre ces usages] pouvaient observer que ces institutions [c'est-à-dire ces pratiques superstitieuses telles que la liquéfaction du sang de saint Janvier] ne nuisent point aux mœurs, qui doivent être le principal objet de la police civile et ecclésiastique ; que probablement les imaginations ardentes des climats chauds ont besoin de signes visibles qui les mettent continuellement sous la main de la Divinité ; et qu'enfin ces signes ne pouvaient être abolis que quand ils seraient méprisés du même peuple qui les révère³¹.

Il y a là, me semble-t-il, l'ébauche d'une hypothèse de développement culturel qui impliquerait l'émancipation rationnelle du peuple et qui, partant, serait compatible avec une éclosion plus complète de l'esprit humain. On sait, d'autre part, que la position de Voltaire est assez ambiguë sur une telle question, et qu'elle change d'un texte à l'autre. Ainsi, dans *Les Lettres d'Amabed*, toujours avec une référence à la situation de l'Italie pendant la Renaissance, le rapport entre superstition et progrès social peut être envisagé comme étant susceptible d'une issue bien différente : « [...] le vice-Dieu Alexandre, qui régnait avant Jules [c'est-à-dire Alexandre VI], faisait assassiner, pendre, noyer, empoisonner impunément tous les seigneurs ses voisins. [...] Comment les peuples persistèrent-ils dans la religion de ce monstre ! ». Et voilà la réponse inattendue :

La raison en est, à mon avis, que les prêtres gagnaient à tous les crimes, et que les peuples n'y perdaient rien. Dès qu'on vexera trop les peuples, ils briseront leurs liens. Cent coups de bélier n'ont pu ébranler le colosse, un caillou le jettera par terre. C'est ce que disent ici les gens déliés qui se piquent de prévoir³².

Cependant, dans la réalité historique, la Renaissance italienne a pris fin à cause de ses vices. Elle s'est engloutie dans l'esprit intolérant de la Contre-Réforme et dans l'asservissement du pays à des puissances étrangères. Qui plus est, elle est parvenue à infecter l'Europe avec ses dépravations, et notamment en exportant le recours à la violence et au cynisme effréné dans l'exercice des

³¹ *Ibid.*, p. 702.

³² *Romans et contes*, éd. cit., p. 522.

affaires politiques. Là aussi Voltaire développe des lieux communs qu'on retrouve souvent chez les historiens de son siècle. Mably, par exemple, définit Catherine de Médicis comme une « princesse [...] corrompue par l'éducation italienne d'alors, et croyant que les crimes doivent entrer tout naturellement dans les moyens que l'on employait aux affaires »³³. Voltaire, lui, au chapitre 172 de l'*Essai*, commentant le rôle joué par cette même princesse dans le massacre de la Saint-Barthélemy, associe cet événement au climat moral lié aux affreuses théorisations de Machiavel :

On a peine à concevoir comment une femme telle que Catherine de Médicis, élevée dans les plaisirs, et à qui le parti huguenot était celui qui lui faisait moins d'ombrage, put prendre une résolution si barbare. [...] Deux Italiens, depuis cardinaux, Birague et Retz, disposèrent les esprits. On se faisait un grand honneur alors des maximes de Machiavel, et surtout de celle qu'il ne faut pas faire le crime à demi³⁴.

88

Quant à la description de la cour française du temps de Charles IX, qu'on peut lire au même chapitre, elle ne ressemble que trop à celle des cours italiennes de la Renaissance : « Ce mélange de galanterie et de fureurs, de voluptés et de carnage, forme le plus bizarre tableau où les contradictions de l'espèce humaine se soient jamais peintes »³⁵. Et encore, au chapitre suivant :

La cour de France était, au contraire [de la cour de Pologne], un mélange de luxe, d'intrigues, de galanteries, de débauches, de complots, de superstition, et d'athéisme. Catherine de Médicis, nièce du pape Clément VII, avait introduit la vénalité de presque toutes les charges de la cour, telle qu'elle était à celle du pape. [...] La superstition de l'astrologie judiciaire, des enchantements, et des sortilèges, était aussi un des fruits de sa patrie, transplanté en France : car, quoique le génie des Florentins eût fait revivre dès longtemps les beaux-arts, il s'en fallait de beaucoup que la vraie philosophie fût connue³⁶.

Voltaire n'entend pas établir une analogie – et moins encore, cela va sans dire, un rapport causal – entre les guerres de Religion en France et la Renaissance en Italie (qui au contraire, ainsi que je l'ai rappelé, avait été préservée de ce fléau). Il n'en reste pas moins que la présence de Catherine de Médicis et des « Italiens » à la cour de France, la référence à Machiavel, l'évocation du mélange de galanterie et de violence, si caractéristique des mœurs italiennes, sont des éléments qu'il

³³ Cité par Bernard Gasperrin, *La Représentation de l'histoire de France dans l'historiographie des Lumières*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1982, 2 vol., t. II, p. 572.

³⁴ *Essai sur les mœurs*, chap. 172, éd. cit., t. II, p. 494.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*, chap. 173, p. 515-516.

met en valeur. La Renaissance, pourrait-on conclure, se termine en farce et en misère en Italie ; en tragédie et en guerre civile lorsqu'elle est exportée en Europe. Autrement dit, cette apogée de l'évolution de l'esprit humain offre des revers inquiétants à la raison, qui ne peut s'y contempler que défigurée par des traits grotesques ou hideux.

